

Ferrier rentra bientôt en qualité d'ingénieur, aux ateliers de chaudronnerie où il était encore il y a à peine deux ans, lorsqu'un mal terrible le terrassa et ne lui permit plus de se relever.

D'une intelligence remarquable, ayant le caractère modeste et toujours égal, sachant se faire estimer de tous, il sut mener à bien les nombreux et importants travaux qui lui furent confiés.

Je n'insisterai pas d'avantage sur cette carrière que vient de vous retracer en paroles émues et autorisées M. Leflaive, qui, lui mieux que personne, a su l'apprécier et l'estimer.

Que nos jeunes Camarades sachent en faire leur profit et suivent son exemple.

Que les marques de sympathie et d'affection de toutes les personnes ici présentes, puissent être une consolation pour sa veuve et ses enfants dont le dévouement a été remarquable pendant cette terrible et longue maladie.

Cher Ferrier, Dieu saura te récompenser du bien que tu as fait sur cette terre et aussi des souffrances que tu as endurées.

Au nom de tes Camarades, je te dis un dernier adieu, plein d'espérance de te revoir un jour dans un monde meilleur.

PEYROCHE (Aix 1898),

*Secrétaire de la Commission régionale
de Saint-Étienne.*

BAUER (AUGUSTE)

Châlons 1865

Notre Société vient de perdre un de ses membres les plus dévoués, Auguste Bauer, décédé le 12 mars dernier à Strasbourg.

Né dans cette ville, le 13 juillet 1849, il entra en 1865 à l'École d'Arts et Métiers de Châlons et en sortit médaillé en 1868.

Il débuta comme dessinateur aux ateliers de constructions mécaniques Kolb frères, où il sut se faire apprécier rapidement et conquérir la confiance de ses chefs. Intelligent et travailleur opiniâtre, il était tout désigné pour occuper le poste de chef du bureau des études, lorsque survint l'Année terrible.

Enfermé dans Strasbourg il partagea, avec ses malheureux concitoyens, les horreurs du siège et remplit son devoir courageusement. Tout le monde connaît le terrible bombardement qu'eut à subir la vaillante cité et qui a causé tant de victimes parmi la population civile.

Bauer fut, lui aussi, grièvement blessé : il portait secours, avec son dévouement habituel, à des voisins dans la demeure desquels un obus venait d'éclater, lorsqu'un second obus l'atteint, et lui déchire le pied gauche au niveau de sa chaussure. Transporté à l'hôpital, il dut subir l'amputation de la jambe au-dessous du genou. Cet accident porta un coup terrible à sa mère qu'il chérissait tendrement, mit à néant les projets qu'il avait rêvés et le cloua au sol natal devenu allemand depuis.

Aussitôt qu'il put quitter l'hôpital, conscient de son devoir de chef de famille, il reprit ses fonctions aux ateliers Kolb frères, ne pensant plus qu'aux siens. Ses deux frères, plus jeunes que lui, furent sa grande préoccupation, car jamais il ne voulut se faire à l'idée qu'ils pussent, comme lui, perdre leur titre de Français. Il se dévoua de toute son âme à assurer leur avenir et leur position en France; il y réussit pleinement et ce fut pour lui une joie et une consolation bien douces.

A la mort de sa mère, il demeura seul à Strasbourg avec sa sœur sur laquelle il reporta toute son affection et qui, en retour, lui témoigna le plus profond attachement.

Pendant ce second séjour à la maison Kolb frères il ne tarda pas à se faire estimer tout particulièrement par le directeur de l'établissement, Quiri, ancien élève de Châlons. Celui-ci lui offrit, en 1878, le poste d'ingénieur des ateliers de constructions mécaniques qu'il venait de fonder à Schiltigheim, poste qu'il occupa jusqu'en 1889 et qu'il échangea contre celui de directeur à la mort de Quiri. Il consacra, dès lors, à cette direction, toute son activité et toute son intelligence, jusqu'en 1898, où, se sentant fatigué et ressentant déjà les symptômes du mal qui devait l'emporter, il songea à goûter un repos bien mérité. Sur les instances pressantes des propriétaires des établissements Quiri il consentit à rester attaché comme ingénieur-conseil à cette maison dont, dès le début, il avait été un des collaborateurs les plus précieux et qui, par l'extension qu'il avait contribué à lui imprimer, lui doit une légitime part de l'importance qu'elle a conquise dans l'industrie et des nombreux succès qu'elle a remportés dans différentes expositions.

Il aurait pu être fier de tous ces succès, mais Bauer n'était pas de ceux qui cherchent la réclame; il en reporta le mérite sur ses collaborateurs directs, et plus particulièrement sur le personnel ouvrier qu'il aidait de ses conseils techniques et pratiques et qui, en retour, le payait par un dévouement absolu. Modeste et simple, tel il était à l'école et tel il est resté jusqu'à son dernier jour.

Sentant le mal faire des progrès et ne se faisant plus d'illusions, depuis longtemps, il s'efforçait néanmoins de le cacher aux siens et surtout à cette sœur qui lui était si dévouée et qui, jusqu'à la fin, lui a prodigué les soins les plus tendres et les plus assidus.

Dans une lettre qu'il avait préparée en juillet 1904, quelques jours après que nous l'avions quitté Moineau et moi, il exprimait le désir que ses funérailles fussent aussi simples que possible. Il ne voulait pas que l'on dérangeât les nombreux amis qu'il s'était créés, mais uniquement les plus proches de la famille et quelques intimes. C'est à ce dernier titre que je dois d'avoir pu accompagner, jusqu'à sa tombe, notre excellent ami et camarade et lui dire le suprême adieu au nom de notre Société, de la promotion et au mien.

Malgré ce désir, de nombreux amis et tout le personnel de l'usine, patrons et ouvriers, avaient tenu à suivre le modeste corbillard qui disparaissait sous les fleurs et les couronnes.

Le vénérable pasteur qui accompagnait le convoi a terminé la triste cérémonie par une allocution rappelant les grandes qualités de cœur du défunt et qui a provoqué l'émotion de toute l'assistance.

Qu'il me soit permis, en terminant, d'exprimer à la famille désolée de notre cher disparu la grande part que nous prenons au deuil qui l'accable.

Puissent ces faibles témoignages de sympathie et d'affection apporter quelque adoucissement à son immense douleur.

BÉNINGER (L.)
(Châl. 1865).